

FRÉDÉRIC.—Ah ! seigneur, puisque vous prenez pitié de nos malheurs, rendez-nous à la liberté et à la vie, rendez-nous à notre mère !

PIETRO, *à part*.— Leurs prières me font mal.

FRÉDÉRIC.—Que ferez-vous de deux petits enfants ? Vous faut-il de l'or ? j'en demanderai à mon père... Mais, de grâce, la vie, la liberté !

PIETRO.—Enfants, ce que vous demandez surpasse mon pouvoir ; je ne suis que lieutenant, Rodolfo est capitaine.

FRÉDÉRIC.—Eh bien ! je veux parler au capitaine.

PIETRO.—Que lui direz-vous ?

FRÉDÉRIC.—Je réglerai le prix de notre rançon.

PIETRO.—Vous pouvez le régler avec moi.

FRÉDÉRIC.—Quelle somme demandez-vous ?

PIETRO.—Nous avons plusieurs prix. Votre père est-il bien riche ?

FRÉDÉRIC.—Notre père est le premier dignitaire de la cour d'Autriche.

PIETRO, *à part*.—Ah ! c'est mieux que nous n'espérions.

FRÉDÉRIC.—Notre père est possesseur du château voisin et des immenses domaines qui l'environnent.

PIETRO.—Ah ! j'entends. Vous êtes les fils du comte de Forté-Molé.

FRÉDÉRIC.—Notre père a pris ce nom depuis peu de temps. En Autriche, on l'appelle le comte de Lansfeld.

PIETRO, *vivement*.—Le comte de Lansfeld !...

FRÉDÉRIC.—Oui, lieutenant.

PIETRO, *à part*.— Serait-il vrai ? Le comte